Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 15 (1989)

Heft: 2

Artikel: Quelques remarques sur des structures temporelles coercitives dans le quotidien, dans la névrose obsessionnelle et dans le fascisme

Autor: Zoll, Rainer

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814732

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES REMARQUES SUR DES STRUCTURES TEMPORELLES COERCITIVES DANS LE QUOTIDIEN, DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE ET DANS LE FASCISME [1]

Rainer Zoll
Universität Bremen
Bibliothekstrasse, Postfach 33 04 40, D - 2800 Bremen 33

Nous reregardons l'heure et nous nous pressons pour respecter l'heure convenu. Bien que la montre indique qu'il reste assez de temps pour arriver à temps nous sommes inquiets. Nous avons peur de dépasser le temps et de ne pas être à l'heure. Pour cela nous répétons le geste et nous regardons l'heure de nouveau pour nous assurer du temps.

Dans la société actuelle le quotidien est plein de tels gestes obsessionnels. Ces actes obsessionnels ne se réfèrent pas toujours directement au temps mais ils le font presque toujours indirectement. La coordination d'une société complexe comme la nôtre demande une structure temporalle adéquate (Elias, 1984) telle qu'elle est fournie par le temps linéaire (Lefebvre, 1947, 1981). Cette forme du temps n'est point le temps naturel de l'homme. E.P. Thompson (1967) a décrit d'une manière impressionnante quelle coercition fut nécessaire pour faire pénétrer la discipline du temps linéaire dans l'esprit et la pratique des premiers ouvriers de l'ère industrielle. Maintenant c'est fait, le temps linéaire fait partie du temps propre de l'homme, les normes temporelles de la structure temporelle spécifique de "l'esprit du capitalisme" [2] sont intériorisées. Sans cette intériorisation la société capitaliste ne fonctionnerait pas. Mais il y a toujours des difficultés, l'individu doit - consciemment ou non - se contraindre, se faire violence pour respecter les normes temporelles.

Face aux structures temporelles coercitives de notre société, nos sentiments sont tout à fait ambivalents ; nous nous réjouissons quand nous sommes ponctuels et le partenaire de notre interaction a fait de même ; l'interaction planifiée a donc des chances de réussir. Par contre nous sommes fâchés parce que nous avons dû nous forcer pour respecter l'heure et nous le sommes d'autant plus si l'autre vient tard, trop tard. La confrontation avec des parties résiduelles de notre société ou avec d'autres sociétés dans lesquelles le temps linéaire, dans lesquelles nos normes temporelles ne sont pas

---

[1] Ces remarques se basent sur un article plus détaillé de Astrid Grenkowitz, Helga Loest & Rainer Zoll (1988, 426).

[2] Voir l'interprétation du schéma temporel inhérent à l'éthique protestante sécularisée, Weber, 1920 ; Neumann, 1988, 160).

ou moins respectées, comporte des expériences désagréables : nous ne supportons pas le "manana", la non-fiabilité des horaires.

Mais une telle confrontation peut aussi nous faire comprendre que des structures sociétales complexes et rigides demandent l'intériorisation de normes temporelles coercitives.

Ces structures temporelles sont tellement "normales", font à tel point partie de notre quotidien que nous ne sommes guère conscients de leur caractère coercitif voire obsessionnel. Mais si de telles structures deviennent trop puissantes dans un individu ou dans une société déterminée, quand elles dépassent le cadre de ce qui passe pour "normal", alors nous marginalisons cet individu comme pathologique et face à une société autoritaire nous gardons la conscience tranquille parce que nous sommes des démocrates et nous visons dans une démocratie. La névrose obsessionnelle et le fascisme n'ont rien à voir avec notre quotidien. Mais la forme quotidienne de l'obsession renvoie à sa forme pathologique. Et la forme quotidienne de la coercition dans la société bourgeoise renvoie à sa forme pathologique dans le fascisme.

La névrose obsessionnelle et le fascisme - à première vue les deux phénomènes ne semblent avoir rien en commun. Le fascisme peut être compris comme forme pathologique de la société bourgeoise et la névrose obsessionnelle comme pathologie de l'individu bourgeois. En regardant plus près on découvre une analogie structurelle surprenante entre le rapport de l'individu obsessionnel au temps et le rapport du fascisme au temps. Elvio Fachinelli a décrit cette analogie pour l'Italie dans "La freccia ferma" (1979). Il a ainsi fourni l'idée de fond pour les remarques suivantes qui se servent pour le fascisme de l'exemple allemand, du national-socialisme.

1. Le système temporel de la névrose obsessionnelle

La névrose obsessionnelle dévoile la vérité de l'obsession quotidienne. Se cramponner aux traditions et aux rituels a la fonction de donner appui et orientation à l'individu dans une société qu'il vit comme difficile voire hostile. Dans la névrose obsessionnelle la recherche de tels systèmes, le développement de normes coercitives et protrectrices devient une manie, une obsession. Et ces systèmes et ces normes qui devraient protéger l'individu de ses propres pulsions ont presque toujours une dimension temporelle. L'individu obsédé craint la spontanéité, craint ses propres pulsions. Une vie dans le "maintenant", dans un présent vraiment vécu ouvrirait les portes à la spontanéité, aux pulsions non permises et pourrait ainsi provoquer des actions "impures", "défendues".

La psychanalyse freudienne découvre les origines de la névrose obsessionnelle dans le refoulement de la sexualité enfantine, en particulier des pulsions analérotiques (Freud, 1982a, 265 ; 1982b, 112). Ici c'est le rapport entre

l'érotisme anal et la conscience temporelle - tel qu'il est par exemple décrit par Otto Fenichel (1983, 129) - qu'il faut souligner : "la conscience temporelle et en particulier la capacité de mesurer le temps ont leur racine inconsciemment dans l'érotisme anal. Combien de fois et avec quel interval une défécation doit avoir lieu, quelle durée elle doit avoir, combien de temps on peut la remettre avec succès, etc. - ce sont les situations dans lesquelles l'enfant acquiert ses représentations en ce qui concerne l'ordre et le désordre temporel et la mesure du temps en général". L'enfant apprend à se faire violence dans le "toilet training", dans l'éducation à devenir "propre".

Le névrosé obsessionnel utilise la contrainte comme mesure de protection. "Elle donne de la sécurité face à la menace de la spontaniété dangereuse. Tout ce qui se fait de manière obsessionnelle est fait de manière routinière suivant un plan préconçu ce qui doit tenir à distance les pulsions interdites" (Fenichel, 1983, 132). Mais quelle intensité le névrosé met dans ses tentatives de suivre ses règles, il ne peut jamais être certain de ne pas avoir négligé un détail, d'avoir désobéi à une de ses normes. Il s'ensuit un cercle vicieux de doutes perpétuels, de se creuser la tête, d'idées obsessionnelles d'une part et de rituels sévères, de cérémonies très strictes, bref d'"actions forcées" de l'autre. Déjà Freud avait découvert le caractère temporel spécifique de ces actions, c'est-à-dire qu'elles sont "à deux temps" (Freud, 1982a, 256), un premier dans lequel l'action se fait et un deuxième dans lequel elle est "défaite", révoquée, annulée. Le système temporel de la névrose obsessionnelle résulte des normes sévères et du caractère "à deux temps" des actions. "Beaucoup de névrosés ont un intérêt exagéré dans la division du temps. Souvent toute leur vie est régie par des horaires systématiques et minutés" (Fenichel, 1983). Les efforts pour une division du temps sont un aspect de la tentative surhumaine de dominer le temps ce qui produit nécessairement son contraire - une situation dans laquelle l'individu est dominé par un système temporel.

2. La fragmentation du temps

Au niveau phénoménal le système temporel obsessionnel se montre de prime abord comme fragmentation du temps. "(...) tout se passe en fragments, en morceaux (...) Souvent il n'y a pas de prétexte extérieur pour ces pensées ; je dois alors me représenter que je monte l'escalier ici ou chez moi : un pas, encore un pas, une seconde, encore une seconde, etc." [3].

Von Gebsattel qui cite ce témoignage a problablement été le premier à décrire et analyser la fragmentation du temps dans la névrose obsessionnelle : "(...) l'action saccadée de l'anancaste (du névrosé obsessionnel) montre une toute autre structure temporelle ; au niveau descriptif elle implique le

[3] d'un texte d'une névrosée obsessionnelle citée par V.E. von Gebsattel (1954a, 3).

morcellement, la démolition de l'articulation vitale des processus d'action (...) Il manque à cet agir destructif l'articulation dans un juste-encore, un moment-présent et un après ; au lieu de cela nous le trouvons entièrement dissolu dans des points-maintenant" (Von Gebsattel, 1954b, 110).

Le temps événementiel qui est cyclique et "irrégulier" est homogénéisé et fractionné par le névrosé obsessionnel. La coulée vivante du temps est réifiée, le temps cyclique devient linéaire. Les règles rigides du système temporel obsessionnel ne laissent plus de marge de liberté au névrosé ; une action autonome et des décisions deviennent impossibles ce qui mène à une incapacité totale d'agir. Fachinelli en donne un exemple impressionnant en citant le cas d'un homme dont toute la vie est régie jusque dans le moindre détail par l'observance extrême des Dix Commandements : "Il faut ne rien faire le dimanche parce que c'est le jour du Seigneur, parce que ce jour est sacré. Mais aussi lundi parce qu'il suit, et le mardi... et ainsi il y a des séries entières de semaines et de mois où il ne doit rien faire parce que tout ce temps est dédié au Seigneur" (Fachinelli, 1979, 11).

Le névrosé obsessionnel se voit chaque instant devant l'alternative de se décider pour ou contre le respect de ses règles. Le résultat de ce processus, c'est la division et le morcellement du temps. "Chacun de ces fragments de temps est séparé des autres (...) Le temps est tendanciellement morcelé à l'infini parce que le Mal apparaît tendanciellement des fois infinies" (Fachinelli, 1979, 11-12). Les fragments de temps deviennent infiniment petits, le nombre de fragments infiniment grand - tout comme le temps linéaire possède une étendue infinie et est divisé dans des fragments infiniment petits.

Face au système temporel impérieux le moi du névrosé obsessionnel fait preuve d'une passivité énorme ; il est disposé "à prendre sur soi dans une mesure étonnante des punitions, des pénitences et même des tortures" (Fenichel, 1983, 143). La passivité avec laquelle le moi se soumet aux punitions est une forme de masochisme, les "pénitences" et "l'auto-punition" "signifient en même temps satisfaction de pulsions masochistes" (Freud, 1982a, 261).

Après 1933, la vie en Allemagne fut dominée par des normes très rigides qui intervenaient plus que jamais dans les sphères les plus privées du quotidien. Les appareils de contrôle étatique pénétraient dans toutes les sphères culturelles et sociales pour ne pas laisser naître d'insécurité ou de tentations. Le "Jungvolk" s'occupait des garçons, les "Jungmädel" des jeunes filles. Passé l'âge de 14 ans, ils entraient dans la "Hitler-Jugend" et elles dans le "BdM", le "Bund deutscher Mädchen". Après cela c'était le service de travail obligatoire, le "Arbeitsdienst" et puis le service militaire. "La structure (de ces organisations) était strictement hiérarchique, la vie y était réglementée en continue. Il n'y avait pas d'espace pour la spontanéité ou la vivacité ; la formation d'autres groupes n'était pas permise" (Wiggershaus, 1980, 362). Le contrôle complet de la presse, de la radio et du cinéma est un autre exemple de la surveillance totalitaire de la vie sociale (Shirer, 1961, 239).

Tout comme le névrosé obsessionnel essaie de supprimer toutes les pensées et actions "impures" ainsi le national-socialisme réprimait toutes les pensées et actions "anti-allemandes", "juives" et de gauche. Tout comme le névrosé obsessionnel divise son temps par son système normatif dans des fragments très petits, ainsi les national-socialistes essayaient de faire prévaloir "une mesure uniforme et stéréotype" (Riemann, 1982, 114) de la vie en Allemagne et de tout soumettre au système normatif fasciste. Tous les rituels, petits et grands, du salut hitlérien et du rituel des drapeaux jusqu'aux grandes cérémonies comme le rassemblement du parti (Reichsparteitag) servaient cette soumission. Pendant la guerre, beaucoup d'écoliers ont dû apprendre les rapports de l'armée par coeur (Inhetveen, 1986, 20). Les rituels morcellaient le temps et l'organisaient en même temps.

Ainsi comme le névrosé obsessionnel ne peut pas admettre et accepter les aléas de la vie, le fascisme essayait de presser la vie sociale dans un système temporel fixe, de la réglementer de telle manière qu'il n'y avait aucune possibilité de déviation ou de dissidence. Face aux règles rigides de la vie sociale le peuple allemand restait étonnamment passif. Le masochisme du névrosé obsessionnel et la passivité du peuple allemand dans la période fasciste montrent une agression dirigée contre soi qui a son pendant dans une agression dirigée vers l'extérieur.

3. L'incapacité de vivre le présent

Vivre veut dire vivre "ici et maintenant", vivre un présent dans lequel le passé et l'avenir sont intégrés sans détruire le présent. L'incapacité de vivre "ici et maintenant" peut déjà être observée dans les petites actions obsessionnelles du quotidien. Quand nous retournons à la porte pour nous assurer du fait que nous l'avons bien fermée parce que nous avons peur que quelqu'un pourrait "forcer" la porte, alors nous retardons en même temps notre départ et après nous devons nous presser, nous ne pouvons pas "vivre" le départ et nous réjouir de ce qui nous attend.

Le névrosé obsessionnel est incapable de vivre "ici et maintenant", la spontanéité et les aléas lui font peur. "J'ai toute la journée un sentiment mêlé de peur qui se réfère au temps. Je dois continuellement penser que le temps passe. Pendant que je parle avec vous, maintenant je pense à chaque mot : "passé, passé, passé". Cet état des choses est insupportable et engendre un sentiment de stress. Je suis toujours 'stressée'" (Von Gebsattel, 1954a, 2).

Mais on ne peut pas dire que les névrosés obsessionnels ne veulent pas vivre. Von Gebsattel raconte de la femme citée "qu'elle aime la vie (...) Ces malades veulent vivre, agir, se développer, progresser et c'est pour cela que le fait de ne pas le pouvoir, que l'inhibition devient si apparente" (Von Gebsattel, 1954a, 2). Le vouloir-vivre se transforme dans un ne pas le pouvoir, le temps qui signifie vie s'enfuit.

Plusieurs auteurs soulignent que ces individus qui veulent gagner du temps avec leurs rituels obsessionnels en perdent par là-même et finissent par ne jamais avoir du temps. Et cela signifie en dernière conséquence qu'ils n'arrivent pas à vraiment vivre.

Le névrosé obsessionnel doit toujours renvoyer la vie à "demain". Mais il ne peut pas, non plus, vivre dans l'avenir parce qu'il est incertain et ouvert, et cela provoque chez lui des peurs énormes. La fragmentation du temps a la fonction de dominer ces peurs.

Il est bien connu que la vie des allemands dans la République de Weimar fut dominée par le chômage et la misère matérielle et que cela s'empirait avec la crise économique mondiale ; le présent était insupportable. Un paysan exprime l'atmosphère catastrophique de ce temps ainsi : "Et oui, le temps à ce moment était ainsi. C'était la fin (du monde) ! Et chacun a dit : 'Cela, ça ne peut pas continuer comme ça'" (Inhetveen, 1986, 9). Hermann Hesse a décrit cette atmosphère dans une lettre à Romain Rolland : "En Allemagne, les états d'âme ont quelque chose d'anarchique, mais aussi d'un fanatisme religieux. C'est une ambiance de fin du monde et d'entrée dans le règne millénaire" (Grebing, 1964).

Cette atmosphère de fin du monde fut habilement utilisée par la propagande nazie. Elle interprétait le présent insupportable de telle sorte que beaucoup d'allemands se sentaient compris. Hitler qualifiait ce présent "comme conséquence catastrophique évidente de l'empoisonnement éthique et moral, de la réduction de l'instinct de l'autoconservation et de ses présupposés qui minent depuis beaucoup d'années les fondements du peuple et de l'empire" (Hitler, 1937, Bd. I, 230). Le mauvais présent fut confronté avec un avenir idéal vers lequel le nationalsocialisme allait mener les allemands. Goebbels se chargeait de peindre cet avenir que Hitler promettait.

Nous trouvons donc dans le fascisme la même attitude négative envers le présent : avant 1933 les nazis en soulignaient le caractère insupportable. Après 1933 ils se gardaient bien de valoriser le présent et orientaient tous les espoirs vers l'avenir.

Mais si le névrosé obsessionnel ne peut pas vivre "ici et maintenant", s'il ne peut pas tirer du présent la force et l'inspiration pour ses actions, alors il faut regarder son rapport au passé. Freud avait déjà souligné que la névrose est une tentative de révoquer et de refouler le passé (Freud, 1982a, 264). En se référant à Freud, M. Mitscherlich (1963, 44) écrit : "La domination du passé détruit le présent et rend l'avenir impossible (...) Chaque névrose est caractérisée par le règne du passé sur le présent et l'avenir".

La profonde ambivalence des sentiments des individus dans cette société est poussée à l'extrême chez le névrosé obsessionnel ; il exprime cette ambivalence en combinant des attitudes totalement opposées. En lui "coexistent deux mondes fondamentalement différents" (Fachinelli, 1979, 70).

Dans le rapport au passé cette ambivalence apparaît d'une part comme idéalisation d'un temps mythique *avant* le premier "péché" (Sündenfall) et comme tentative vaine de rendre non avenue ce péché. "Chez le névrosé obsessionnel la connection entre le manquement à la règle, le péché et la purification par la révocation, l'annulation du temps est tout à fait évidente" (Fachinelli, 1979, 42). Fachinelli souligne le caractère "technique temporelle" de la tentative de rendre non avenu le manquement ; Freud l'avait décrit comme "actions obsessionnelles à deux temps dont le premier est annulé par le deuxième" (Freud, 1982c, 61), "où le deuxième acte révoque le premier comme si rien s'était passé" (Freud, 1982a, 263). La référence au passé implique deux stades bien différents du passé parce qu'en tant qu'acte d'expiation il présuppose le manquement, le péché à expier ; il présuppose donc aussi le temps "pur" avant le manquement à la règle.

La tentative de rendre non avenu le manquement ne peut évidemment pas réussir puisque l'action qui est considérée comme péché est répétée et la répétition doit nécessairement provoquer le doute. Ainsi l'action doit être répétée de nouveau ce qui provoque de nouveau le doute. La contrainte à la répétition et la nécessaire vanité de l'action se conditionnent mutuellement ; c'est un rapport circulaire sans issue.

En paraphrasant Von Gebsattel nous pouvons résumer : le manquement doit être expié, l'action doit être répétée, la répétition doit être contrôlée, le contrôle provoque nécessairement des doutes, c'est pour cela que l'action doit être répétée et ainsi de suite.

Dans le présent le rituel magique conjure un passé réel ou fictif. Le rituel est un cercle vicieux qui implique la tendance à la répétition infinie. Ainsi le passé est détruit et le présent devient invivable.

L'expiation doit reconstituer l'idéal, l'idéal du passé avant le péché, dans l'avenir. La pureté fictive du passé est projetée dans l'avenir. Mais cet idéal doit être réalisé avec exactitude dans sa pureté mythique ce qui est une tentative extrêmement difficile pour le névrosé obsessionnel puisqu'il a une profonde méfiance - inspirée par sa peur anale de toute impureté - contre tout ce qui "sort" de lui, donc aussi contre toutes les actions, surtout contre toute activité créatrice, avec laquelle l'homme se projette dans l'avenir. La répétition projette un avenir et le détruit en même temps. Le névrosé obsessionnel se réfugie dans un faux infini, sa volonté de vivre se mue dans son contraire.

De ces réflexions ressort aussi que le passé véritable est sans grande importance pour le fonctionnement de la névrose obsessionnelle. Il peut avoir été ainsi ou autrement. Une fois que la circularité fermée de l'obsession est constituée, elle devient autoréférentielle : la répétition provoque le doute, le doute engendre une nouvelle répétition et chaque répétition renforce l'obsessionnalité.

La crise économique mondiale semblait avoir amené la république de Weimar dans une situation sans issue et donc sans espoir. Le programme na-

tional-socialiste offrait une issue. Ce programme comportait dans une analogie frappante avec la névrose obsessionnelle une double référence au passé ; en rendant non avenu le mauvais passé, les allemands allaient vers un avenir glorieux. Dans l'interprétation nazie le passé allemand fut divisé en deux périodes radicalement différentes qui étaient séparées par le péché, c'est-à-dire le "coup de poignard du 9 novembre 1918". La November-Revolution a fourni le prétexte pour la Dolchstoss-Legende. "La défaite nationale et le traité de Versailles devenaient des symboles de la paupérisation nationale" (Fromm, 1945, 211).

Hitler glorifiait le temps avant le "péché" d'une manière excessive (Hitler, 1937, Bd. I, 224-225). Cette glorification devait être aussi extrême pour rehausser le contraste avec le présent invivable. Il dit dans "Mein Kampf" : "La chute de l'empire et du peuple allemand est tellement profonde que tout, comme saisi d'un vertige, semble avoir perdu contenance et sentiment ; on peut à peine se rappeller la hauteur du passé, à tel point que la grandeur et la gloire d'antan paraissent irréelles et fantasmagoriques face à la misère d'aujourd'hui" (Hitler, 1937, Bd. I, 225).

Ici aussi nous rencontrons les "deux temps" que Freud avait analysés pour le "manquement" du névrosé obsessionnel. L'objectif national-socialiste était de rendre non avenue cette honte. Déjà le 18.9.1922 Hitler l'a formulé dans son discours : "Nous exigeons un règlement de comptes avec les criminels de novembre 1918. Nous ne pouvons pas admettre que deux millions d'allemands soient tombés pour rien (...) Non, nous ne pardonnons pas, nous demandons revanche" (Bullock, 1969, 69-70).

Rendre non avenu, c'était dans la logique du national-socialisme non seulement l'annulation du traité de Versailles mais aussi la répétition de la guerre mondiale et la restauration de la "pureté" de la race, la "pureté" du peuple. L'action de "purification" concernait d'abord les soi-disants "criminels de novembre". "Le déshonneur national doit prendre fin. Les traîtres de la patrie et les dénonciateurs à la potence !" (Bullock, 1969, 73-74).

Mais l'action de "purification" concernait de plus en plus les juifs. Bien qu'Hitler et les nazis voyaient dans la révolution de novembre 1918 le "péché national" et que la punition des "coupables" devait donc viser les révolutionnaires, par une manipulation propagandiste - la technique classique de l'amalgame - les juifs furent impliqués dans ce mécanisme de faute et punition. Il y a eu un "déplacement d'objet" de mesure gigantesque qui renvoie à un autre niveau de la référence au passé, passé non plus du peuple allemand mais de la race aryenne.

Et là aussi, nous retrouvons la division du passé dans un passé idéal - celui de la rece "pure" des germains -, le "péché" du mélange des sangs et le passé mauvais de la race "impure" qui continue dans le présent. La raison profonde pour le choix des juifs comme coupables est à chercher dans le schéma du bouc émissaire : ne peut être bouc émissaire que celui qui est en même temps dedans et dehors, donc ici qui est en même temps membre de

la société et quand même dans une certaine mesure "étranger". Rauschning (1940) raconte que Hitler lui aurait dit qu'il a besoin des juifs comme victimes de sa politique : "Non, nous devrions l'inventer. Il nous faut un ennemi visible, non seulement un ennemi invisible" (cité in Grebing, 1964, 68).

C'est pour cela que le juif est - d'après l'analyse de Viktor Klemperer "l'homme le plus important dans l'état de Hitler : il est la tête de Turc la plus populaire et bouc émissaire (...) sans le juif obscur pas de figure lumineuse du germain nordique" (Klemperer, 1946, cité par le 3e éd. Darmstadt, p. 193).

Le fascisme projette - tout comme le névrosé obsessionnel - un idéal qu'il ne peut jamais atteindre mais il en poursuit pourtant la réalisation. Pour Hitler seulement des aryens étaient des êtres humains. "Le juif" était la menace la plus grande pour la "pureté" de la race aryenne. "La raison la plus profonde et dernière de la décadence de l'ancien empire, c'est la non-reconnaissance du problème racial" (Hitler, 1937, Bd. I, 279).

L'individu obsessionnel ne peut pas isoler le coupable parce que c'est lui-même qui est coupable à cause de ses pulsions et pensées impures ; la société fasciste par contre peut isoler et "concentrer" les coupables parce qu'ils sont une minorité. Et quand une minorité n'est plus susceptible de remplir le rôle du bouc émissaire, il faut "inventer" un autre bouc émissaire.

4. Un avenir qui ne devient jamais présent

Les névrosés obsessionnels se préparent toujours à un avenir mais ne vivent jamais le présent. L'avenir devient irréalisable. La contrainte de la répétition projette un avenir qu'elle détruit en même temps. "Y a-t-il un avenir ? Autrefois j'avais un avenir mais il se rétrécit de plus en plus. Le passé est tellement importun, il se jette sur moi et me tire en arrière" (Schilder, 1979, 109).

Les actions répétées avec obsession, les rituels névrotiques ont comme objectif - au-delà de l'avenir qui s'enfuit - l'éternité ; ce sont des efforts de la vie de s'éterniser, des tentatives de donner à la vie passagère la qualité intemporelle de l'être éternel. C'est cela le sens profond de la répétition : ce qui se répète toujours, est éternel. Mais dans la névrose obsessionnelle comme dans le fascisme les actions répétées ont un caractère destructeur : "auto-destructeur et détruisant d'autres, masochiste et sadiste. Quand les tendances sadistes s'expriment pleinement (...) elles demandent l'éternité (...) l'éternité de la torture abolit dans un certain sens la mort". Les tentatives de saisir la vie ou - ce qui revient au même - de saisir le temps se pervertissent dans leur contraire. "Temps et éternité deviennent équivalents : les deux sont pleins d'une destructivité sans fin" (Schilder, 1979, 112).

La différence des efforts nazis de rendre non avenu le "coup de poignard de novembre 1918" et le traité de Versailles et des rituels fascistes avec le système névrotique obsessionnel réside surtout dans le fait que le névrosé obsessionnel incorpore en même temps celui qui punit et celui qui est puni. Il se sent donc paralysé et est poussé à se creuser la tête. Par contre les leaders et les organisations fascistes ne connaissaient pas de telles hésitations et retenues puisque c'était toujours d'autres qui étaient punis.

L'avenir nazi ressemblait beaucoup à l'avenir obsessionnel. Il était à tel point hypostasié qu'il apparaît irréel à l'observateur distancié. Les national-socialistes eux-mêmes savaient que c'était "un avenir lointain" comme le disait Heinrich Himmler (1935, cité par Nolte, 1963, 476), le chef de la SS. Dans ce discours Himmler ne faisait pas de promesses pour un avenir proche mais orientait les espoirs sur la "vie éternelle" du peuple allemand. "Nous avons trouvé le chemin de l'éternité" soutenait le nazi Robert Ley en 1938 (Klemperer, 1946, 123). Et Hitler lui-même parlait de "l'avenir millénaire" (Hitler, 1937, t. II, 41).

L'analyse du langage nazi par Viktor Klemperer souligne le rapprochement au langage religieux et le signification particulière du mot éternel qui est souvent utilisé : "Eternel n'est un attribut que du divin ; ce que j'appelle éternel, je le hausse dans la sphère du religieux" (Klemperer, 1946, 123). C'est également valable pour le concept national-socialiste du Reich, de l'empire qui ne fait pas seulement allusion au passé idéalisé de l'empire de Bismarck ou de l'empire romain de nation allemande mais aussi à la notion chrétienne de l'empire millénaire. le "tausendjährige Reich" de Hitler renouait avec les conceptions chrétiennes d'éternité et d'infini. "La propagande nazie veut donc décrire le national-socialisme comme un phénomène intouchable par la suggestion d'une intemporalité dans le sens de l'éternité" (Inhetveen, 1986, 1).

5. La peur de la mort

La confrontation du rapport névrotique obsessionnel au temps avec le rapport national-socialiste au temps montre - même dans la version très brève - une analogie surprenante ce qui ne veut évidemment pas dire que ce sont des phénomènes identiques. Ni sont des névrosés obsessionnels les fascistes, ni sont des fascistes nécessairement les névrosés obsessionnels. Mais l'analogie structurelle suggère que la névrose obsessionnelle pourrait avoir pour l'individu une signification semblable à celle qu'a le fascisme pour la société bourgeoise.

Les tentatives névrotiques de donner à la vie la qualité intemporelle de l'être éternel se réfèrent doublement à la mort, d'une part comme effort de bannir la mort, de vivre éternellement, d'autre part par la qualité qui n'est le propre que de ce qui ne vit pas, qui est mort. C'est une situation-paradoxe de

laquelle le névrosé obsessionnel ne peut pas sortir. Schilder (1979, 112) et Von Gebsattel (1954a, 3) soulignent la peur de la mort qu'ont ces malades. "J'ai une peur horrible" - De quoi ? - "Qu'une minute après l'autre passe et que la mort s'approche". La névrose obsessionnelle est une certaine manière de traiter la peur de la mort qui se mue en peur de la vie. La vie signifie changement, spontanéité, nouveauté et moment auquel le névrosé obsessionnel ne peut pas s'adonner. En ceci il ressemble aux idéalistes desquels Adorno avait dit qu'"ils glorifient le temps comme intemporel et l'histoire comme éternelle, de peur qu'elle ne commence" (Adorno, 1966, 323).

Au fond, la peur de la mort et la peur de la vie sont une et même peur. "Avec tout ce que je fais, la distance qui me sépare de la mort se rétrécit. C'est pour cela que j'ai peur de tout ce que je fais, aussi de penser" (Von Gebsattel, 1954a, 3). La peur de la vie s'exprime dans l'incapacité de vivre le présent d'une manière dramatique. Peur de la mort et peur de la vie - deux aspects d'une même peur dont un renvoie toujours à l'autre. Le rapport logique est donné par le fait qu'il n'y a pas de vie sans la mort. Le névrosé obsessionnel est incapable de s'adonner au temps qui dissout le paradoxe dans un l'un-après-l'autre de vie et de mort, de mort et de vie ; il reste enfermé dans un cercle fatal, c'est pour cela que sa vie, sa pratique est déterminée par la manie d'éviter toute activité et par le réflexe de "faire le mort" ; il "fait le mort" de peur de la mort, de peur de la vie.

Au niveau phénoménal la peur-paradoxe s'exprime aussi comme une fascination énorme qu'exerce la mort sur le névrosé obsessionnel. Cette fascination vient de la signification qu'a la mort pour beaucoup d'individus : la mort c'est la fin du temps, elle est au-dessus du temps, elle réalise le désir secret du névrosé obsessionnel de se rendre maître du temps.

Il est hors de doute que le national-socialisme succombait à cette fascination de la mort. Il suffit de se rappeler des cérémonies mortuaires, véritables fêtes de la mort, de la division "tête de mort" de la SS ou de certains discours et articles de Goebbels où il ne parle que de "danse de la mort", "l'armée des morts", "les héros de la mort" et ainsi de suite (Grebing, 1964, 77). "L'armée des morts" fut exaltée par les national-socialistes dans une mesure horrifiante. L'extermination en masse d'êtres humains a aussi la signification que les national-socialistes essayaient de se rendre maîtres de vie et de mort et donc aussi "maîtres du temps".

La révolution des conseils ouvriers et soldats de 1918 aurait pu signifier la fin de la société bourgeoise en Allemagne. La menace de mort qui visait une certaine forme de société fut pervertie par les nazis dans une menace pour le peuple allemand. Beaucoup d'allemands acceptaient de bon gré cette substitution d'objets évidente parce qu'elle a une fonction psychique soulageante : la menace individuelle que beaucoup avaient vécue dans la guerre ou qu'ils vivaient en tant que sujets économiques fut ainsi tournée dans un sort collectif - et un sort collectif peut être conjuré de manière magique dans quoi les nazis avec leurs rituels excellaient. La substitution fut d'autant plus volontiers

acceptée qu'elle dissolvait d'une certaine manière la profonde ambivalence envers la patrie qui avait "trahit ses fils" ; la menace que l'individu vivait et de laquelle la patrie n'était point innocente fut ainsi réduite dans sa signification par la menace pour la patrie elle-même. Hitler avait toujours souligné que l'individu doit subordonner ses intérêts à ceux du peuple et de la patrie. Fachinelli (1979, 98 et ss.) a analysé la même logique de mort pour l'Italie fasciste.

Comme dans la névrose obsessionnelle, la peur de la mort était en même temps peur de la vie dans la république, peur de la concurrence en tant que forme de mouvement des sujets dans la société bourgeoise ; une peur de la décomposition, de la perte de chaque appui, de toute orientation stable. La mort économique qui les menaçait, avait pour les uns la forme du chômage, pour les autres la forme de la faillite, mais les deux pouvaient accepter l'interprétation offerte par les national-socialistes.

Ce qui est la vie pour l'homme, est la concurrence pour le sujet de la société bourgeoise : elle est la forme de mouvement. La menace réelle de sombrer dans la concurrence qui est considérablement renforcée par la crise économique fait que beaucoup souhaitent dépasser la concurrence. Pendant la République de Weimar la peur de la décomposition, de la ruine fut le mobile de beaucoup de mouvements sociaux et politiques. Mais on peut dire que les forces de gauche - de n'importe quelle tendance politique et syndicale - optaient pour le dépassement de la concurrence dans une société solidaire. Les national-socialistes par contre attisaient encore plus la peur existentielle provoquée par la concurrence, cherchaient à la transformer en une peur collective, en une préoccupation concernant le sort même du peuple allemand ; ils stigmatisaient les révolutionnaires de gauche et les juifs comme coupables, comme boucs émissaires.

6. La tentative d'arrêter le temps

Tandis que les mouvements de gauche cherchaient à dépasser la concurrence, le fascisme cherchait à arrêter la dynamique sociale, à arrêter le temps. Cette tentative qui, à long terme, était nécessairement vouée à l'échec, s'exprimait clairement dans les rituels répétés et dans la conjuration de l'éternité, "Dans la répétition régulière du même devait se révéler une valeur éternelle" (Inhetveen, 1986, 26).

Mais aussi les mesures politiques et législatives du national-socialisme afin d'inhiber la concurrence économique immédiate, manifestaient clairement cette volonté d'arrêter la concurrence. Le sujet de cette intervention politique dans la société civile ne pouvait être que l'Etat ; pour cela l'objectif premier du fascisme était la conquête du pouvoir étatique. Le parti fasciste se fondait dans l'Etat et contribuait beaucoup par son organisation sociale à son hypertrophie. Comme le temps ne peut être arrêté qu'avec de la violence

et il ne peut être arrêté que partiellement et temporairement, il fallait un Etat hypertrophié pour intervenir dans la dynamique sociale.

Dans l'individu névrotique obsessionnel c'est le sur-moi hypertrophié qui sert d'instance pour engendrer mais aussi pour dompter la peur. Le sur-moi peut être décrit comme intériorisation de contraintes de nature morale et souvent aussi religieuse. Déjà Freud a fait ressortir le rôle du sur-moi dans la névrose obsessionnelle : "Le sur-moi devient particulièrement sévère et dur, le moi développe, en obéissant au sur-moi, des réactions qui donnent de la pitié, la propreté et forment un être scrupuleux. Le moteur de toutes les formations de symptômes est ici évidemment la peur du moi face à son sur-moi" (Freud, 1982a, 258, 270). Le sur-moi hypertrophié intervient dans la dynamique de la vie, intervient dans le rapport entre le ça et le moi et essaie d'arrêter cette dynamique, d'arrêter le temps.

Le concept de pathologie - la névrose obsessionnelle comme pathologie de l'individu bourgeois et le fascisme comme pathologie de la société bourgeoise - permet de penser qu'il s'agit dans les deux cas de phénomènes de crise qui impliquent la possibilité d'un changement, changement de l'individu et de la société. Dans les deux cas, les symptômes paraissent être des défenses, et contre le changement possible, et contre la propre transformation.

Les efforts névrotiques obsessionnels ou fascistes d'arrêter le temps sont à différencier du désir de suspendre le temps, de sortir du temps linéaire. L'homme fait l'expérience de la suspension du temps dans l'extase - qu'elle soit un moment de bonheur profond, un orgasme ou une expérience mystique. Ex-tasis veut dire être en-dehors-de-soi, être en dehors du temps linéaire ; mais en même temps être en dehors du Moi et pourtant chez soi, donc être *dans* le temps. Mais ce n'est plus le temps objectivé, linéaire, c'est la durée dans l'entendement bergsonien, la coulée intérieure du temps. Maintenant nous pouvons donc supposer que derrière la répétition obsessionnelle il y a probablement le désir de vivre la suspension du temps dans l'extase mais ce désir se pervertit dans la tentative névrotique obsessionnelle ou fasciste d'arrêter le temps (Von Gebsattel parle aussi de "l'arrêt du temps du devenir", 1954a, 9). Pourtant l'arrêt du temps n'est possible que comme le contraire du mouvement, le contraire du temps ; la tentative d'arrêter le temps est arrêtée" (Mitscherlich, 1963, 44). La suspension du temps dans l'extase par contre n'est point "un figement, une pétrification du moment" mais "un séjourner ou demeurer dans le temps" (Wolf, 1963, 35).

La stupeur provoquée par la peur et l'extase sont donc des expériences-limites opposées. Les expériences temporelles obsessionnelles et fascistes peuvent être paraphrasées comme paralysie, stupeur, figement, pétrification, état sans issue, être mort. Cette mort, Von Gebsattel l'a appelée la mort "transcendante", en opposition avec la mort naturelle, la mort "immanente". "Cette mort est une mort pensée, inventée par le moi ; elle est une caricature de la mort immanente à la vie. C'est un produit artificiel au même titre que le temps pensé, le temps objectif" (Von Gebsattel, 1954a, 14).

Peut-être l'expérience temporelle extatique signifie que le Moi et le Soi se touchent, s'unissent, une expérience de durée sans limites. Bien que l'extase puisse provoquer de la peur chez celui qui n'y est pas préparé, elle n'est pas angoissante par elle-même. Au contraire. L'expérience temporelle extatique est créatrice, elle associe avec "d'être né" et "mort immanente", donc la vie.

BIBLIOGRAPHIE

ADORNO Theodor W. (1966), Negative Dialektik, Frankfurt/Main.

BULLOCK Alan (1969), Hitler, Düsseldorf.

ELIAS Norbert (1984), Über die Zeit, Frankfurt/Main.

FACHINELLI Elvio (1979), La freccia ferma, Milan. Cité d'après l'édition allemande, Der Stehende Pfeil, Berlin, 1981.

FENICHEL Otto (1983), Psychoanalytische Neurosenlehre, Bd. II, Frankfurt/Main, Berlin, Wien.

FREUD Sigmund (1982a), Hemmung, Symptom und Angst, Studienausgabe, Band VI, Frankfurt/Main.

FREUD Sigmund (1982b), Die Disposition zur Zwangsneurose, Studienausgabe, Band VII, Frankfurt/Main.

FREUD Sigmund (1982c), Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose, Studienausgabe, Bd. VIII, Frankfurt/Main.

FROMM Erich (1945), Die Furcht vor der Freiheit, Zürich.

GREBING Helga (1964), Der Nationalsozialismus. Ursprung und Wesen, München, Wien.

GRENKOWITZ Astrid, LOEST Helga & ZOLL Rainer (1988), "Die Zwanghaftigkeit von Zeitstrukturen im Alltag, in der Zwangsneurose und im Faschismus", in ZOLL Rainer, Zerstörung und Wiederaneignung von Zeit, Frankfurt.

HIMMLER Heinrich (1935), Die SS als antibolschewistische Kampforganisation. Schlusssätze einer Rede aus dem Jahr 1935.

HITLER Adolf (1937), Mein Kampf, München.

INHETVEEN Heide (1986), Zeit und Macht, Ms. Erlangen.

KLEMPERER Victor (1946), Die unbewältigte Sprache, 1. Aufl., Leipzig.

LEFEBVRE Henri (1947-1981), Critique de la vie quotidienne, Grasset, L'Arche, Paris, 3 volumes.

MITSCHERLICH Margarete (1963), "Die Tiefenpsychologie und das Problem der Zeit", in SCHALTENBRAND George, Zeit in nervenärztlicher Sicht, Stuttgart, 43 et ss.

NEUMANN Enno (1988), "Das Zeitmuster der protestantischen Ethik", in ZOLL Rainer, Zertrörung und Wiederaneignung von Zeit, Frankfurt.

NOLTE Erich (1963), Der Faschismus in seiner Epoche, München.

RAUSCHNING H. (1940), Gespräche mit Hitler, Zürich.

RIEMANN F. (1982), Grundformen der Angst, München, Basel.

SCHILDER Paul (1979), "Psicopatologia del tempo", in SABBADINI Andrea, Il Tempo in psicoanalisi, Mailand.

SHIRER William L. (1961), Aufstieg und Fall des Dritten Reiches, Köln, Berlin.

THOMPSON Edward P. (1967), "Time, Work-discipline and Industrial Capitalism", Past and Present, No 38.

VON GEBSATTEL Victor E. (1954a), "Zeitbezogenes Zwangsdenken in der Melancholie", in VON GEBSATTEL Victor E., Prolegomena einer medizinischen Anthropologie, Berlin, Göttingen, Heidelberg.

VON GEBSATTEL Victor E. (1954b), "Die Welt des Zwangskranken", in VON GEBSATTEL Victor E., Prolegomena einer medizinischen Anthropologie, Berlin, Göttingen, Heidelberg.

WEBER Max (1920), Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie, Bd. I, Tübingen.

WIGGERSHAUS Rolf (1980), "Frauen im Nationalsozialismus", in BECK u.a., Terror und Hoffnung in Deutschland 1933-1945. Leben im Faschismus.

WOLF R. (1963), "Ichstörung bei Wandlung des Zeiterlebens", in SCHALTENBRAND George, Zeit in nervenärztlicher Sicht, Stuttgart, 33 et ss.